

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ETUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

Les Valaques dans la province de Sanok (Pologne)

Un éminent savant polonais, M. le professeur Przemyslaw Dgbkowski, doyen de la Faculté de Droit de l'Université de Jean-Casimir à Léopol (Lwow), vient de publier une intéressante étude sur «L'Église au XV-e siècle dans la province de Sanok»¹. Cette province, qui a donné au XV-e siècle à la Pologne deux de ses meilleurs écrivains latins-po'onais, Grégoire de Sanok, fils d'un petit bourgeois de Sanok, et plus tard évêque de Léopol, et Paul de Krosno, mi-Polonais et mi-Ruthène ou mi-Valaque, professeur à l'Académie de Cracovie, était habitée par plusieurs peuples assez différents au point de vue de la langue et au point de vue de la religion. Il y avait d'abord des Polonais catholiques, des Ruthènes et des Valaques orthodoxes, des Arméniens ayant leur religion nationale, et enfin des Juifs. Comme on le voit, il était assez difficile de confondre ces peuples l'un avec l'autre; pourtant cette confusion a lieu souvent, lorsqu'il s'agit des Valaques et des Ruthènes à cause de la religion orthodoxe qui leur est commune.

On sait² que les villages valaques en Pologne avaient gardé leurs lois et que le droit valaque (*jus valachicum*) était aussi valable sur le territoire polonais que le droit polonais, le droit allemand (*jus theutonicum*), changé plus tard en droit citadin (*jus civile*), et les droits russe et lithuanien. Mais cette différence ne préoccupe pas beaucoup les anciens historiens et analystes polonais, qui sont, pour la plupart des cas, des moines ou des prêtres, et, lorsqu'il s'agit de l'histoire des villages ou des bourgs valaques, ils ne les distinguent pas de ceux des Ruthènes.

Toutes les églises orthodoxes portent invariablement le même

¹ Édité par la Société des Amis des Sciences, Przemysl 1922.

² Cf. du même auteur „Histoire du Droit Polonais“, Léopol 1921.

nom : «*sinagoga Ruthenorum*»; très rarement on les appelle : «*eclesia*» ou «*templum Ruthenorum*».

Il est impossible de définir exactement le nombre de ces églises et des prêtres qui les desservent et que les documents et les lois connaissent sous le nom de «*popes*» (*pop*). L'histoire les mentionne moins souvent que les églises et les prêtres catholiques, mais cela provient probablement de ce que leur importance politique et morale était moins grande que celle des premiers. Il arrive aussi parfois que la même église orthodoxe a deux ou plusieurs popes, comme dans le village d'*Ulicz*, où ils sont deux à la fois : *Jacko* et *Ioan* (Hyacinthe et Jean) ou à *Besle*, où ils sont trois : *Hryń*, *Wasko* et *Jacow* (introduisible, Basile et Jacques).

Les popes, nommés aussi populairement *batko* (petit père), étaient généralement ou des petits bourgeois ou bien des paysans, souvent même appartenant à tel ou tel noble. Ainsi un document de 1445 dit : «*pop Dorossey de Comorouicz, homo domini Jaczkonis Bibelski*»¹. Ils sont toujours solidaires avec les représentants du village (*gromada*).

Dans les villages valaques comme la Haute Tarnawa et la Basse Tarnawa (*Górna Tarnawa*, *Dolna Tarnawa*), on donnait toujours un vaste terrain pour la construction de l'église : «*Les popes vivaient généralement avec les revenus que leur apportait l'accomplissement de leurs fonctions. De plus ils recevaient des terres à cultiver. Dans les villages valaques (Zubkow, Rzepedz*², privilège de 1526 ; *Przylski*, privilège de 1557) les popes recevaient généralement tout un «*lan*» (*laneus agri*). Souvent ils étaient des agriculteurs et même défrichaient leurs terres. Ils s'occupaient aussi de nombreuses entreprises (surtout de moulins) et souvent devenaient assez riches³.

Les fils des popes continuaient généralement à exercer les fonctions de leurs pères, mais, dans le cas contraire, même en redevenant de simples paysans, ils gardaient toujours le nom de «*popowicz*» (fils du pape), qui souvent devenait un nom de famille.

¹ Dr. P. Dgbkowski, «*L'Église au XV-e siècle dans la province de Sarnok*», p. 40.

² Ce nom rappelle d'assez près le mot roumain *Repezi*.

³ *Ibid.*, p. 40.

Les greffiers des tribunaux polonais ajoutent parfois au nom des popes plus remarquables le titre de «discretus», qui est cependant inférieur à celui de «venerabilis» ou «honorabilis», décerné ordinairement aux ecclésiastiques catholiques. Très rarement on rencontre la définition «persona spiritualis»¹.

Les églises orthodoxes et les popes ont un caractère privé, particulier, ils sont liés avec leur commune, leur village, voire même avec le propriétaire de ce village. Ainsi le roi Ladislas II Warnencyk² décerne au noble Pierre Cieszyk dans le village d'Olchowce un «lan» de terre et une église orthodoxe («laneus agri et sinagoga ruthenicalis»). Un siècle après, son héritière Anna de Rytarowec possède encore ce «lan» de terre et cette église. D'une manière très curieuse cette situation des prêtres est définie dans un document de 1512, où il est question d'un village valaque Wistoczek³, en parlant du propriétaire du village: «et il lui sera permis d'avoir dans cette paroisse un pope d'après sa volonté pour les prières»⁴.

Lorsqu'un pope devenait très vieux et ne pouvait plus exercer ses fonctions, il se faisait remplacer généralement par son fils ou par son neveu qui, en même temps, devait veiller sur sa personne et gérer sa fortune. Mais cette tutelle devait être confirmée par un juge ou par un staroste⁵.

De même que les paysans, les popes payaient aussi un certain impôt (*census sinagogae*) au propriétaire du village et un impôt en nature (*datiae*)⁶ à l'État. Ces impôts, à peu près insignifiants dans les villages valaques, où ils étaient connus sous le nom de «honorationes», se réduisaient presque au symbole. Ainsi les popes y offraient au starosta: pour les Pâques, — un chevreau (*capreolus*) et pour Noël un lièvre ou un fromage valaque (*leporem vel caseum valachicum*). Les villages valaques étaient aussi libres de l'impôt d'héritage qui existait dans les

¹ *Ibid.*, p. 41.

² Fils de Ladislas Jagello et de Sophie, princesse russe. Tué à Varna en 1444.

³ Village valaque d'après son document de location.

⁴ Kadlec, *Valasi a valáské právo*, Prague 1916, pp. 504—505.

⁵ Dr. P. Dghkowski, „L'Église du XV-e siècle dans la province de Sanok”, p. 42.

⁶ *Ibid.*

villages ruthènes Cependant il était très insignifiant, et l'on pouvait en être facilement libéré¹.

En revanche, ils devaient payer pour libérer les popes du service militaire, mais cet impôt était un peu moins élevé que celui dont étaient chargés les ecclésiastiques catholiques.

Les popes pouvaient être présentés ou proposés par les propriétaires des villages, ce qui arrivait aussi pour les prêtres catholiques «*quorum poponum praesentatio ad nos et successores nostros pleno jure pertinebit*»².

Au XV-e siècle, il y a parmi les popes, comme parmi les représentants de toutes les églises, plus d'un dont le caractère violent et combatif provoque des discordes, des luttes et des procès. Mais leur niveau intellectuel étant fort peu élevé, on les voit surtout prendre part à une rixe quelconque ou bien se disculper du vol d'une génisse, comme le pope du village de Pella, Phil (probablement Philippe), en 1469³.

Seul Sań (prononcez Sagne, peut-être Alexandre), pope d'Olszanica, a des idées un peu plus grandioses, car il projette avec un paysan Balk de brûler le château de Sanok et de dévaster les biens du roi⁴.

A côté des popes nous voyons des *diaks*, qui sont des fonctionnaires mi-ecclésiastiques, mi-laïques. Ce sont d'ordinaire des fils de paysans, plus rarement ceux des popes ou des petits bourgeois. Ils font de l'agriculture et du commerce. Ils jouissent généralement d'une grande aisance⁵.

Et au-dessus de tout ce clergé il y a le *vладыка* de Przemyśl, très bien doté de terres et de maisons par le roi Ladislas Jagellon en 1407, mais ni ses terres, ni sa résidence et sa cour, assez brillante, ne sont dans la province de Sanok. L'acte de dotation ne mentionne aucun monastère orthodoxe dans cette province, cependant, d'après la tradition populaire, il y en a eu un dans la localité qui porte encore aujourd'hui le nom de Monaster ou Manasterzec⁶.

Pour finir, il faut noter une assez curieuse habitude des orthodoxes de la province de Sanok : en prêtant un serment ils juraient généralement par Saint Dimitri (Démètre). Ce saint devait être très populaire dans ladite province au XV-e siècle⁷.

Dr. N. Kastarska

¹ Hruszewski, „Notes sur l'histoire de l'Ukraine et de la Ruthénie“, XI, no. 109, p. 135.

² *Ibid.*, no. 100, p. 122.

³ *Ibid.*, XVI, p. 645.

⁴ *Ibid.*, XI, p. 2171.

⁵ Dr. P. Dgbkowski, „L'Église dans la province de Sanok au XV-e siècle“, p. 44.

⁶ *Ibid.*, p. 45.

⁷ *Ibid.*, p. 44.

Ci-joint un tableau détaillé des paroisses et des papes orthodoxes dans la province de Sanok au XV.^e siècle, suivant le tableau polonais fait par M. P. Dgbkowski. Les citations ne portant pas de nom de l'auteur ont été prises dans l'œuvre de M. Jablonowski, «Les sources de l'histoire» (Varsovie 1903, pp. 179—185).

T A B L E A U

№	PAROISSE	DATE	NOM DU POPE	Citation de source	OBSERVATIONS
1	Sanok	1429	—	XI. 344	Les citations sans nom sont prise dans «Les sources de l'histoire» de Jablonowski.
		1430	Ryczko (Hryć)	XI. 430	
2	Besko	1467	Hryć, Wasko	XVI. 42)	
3	Dobra	1433	Paszko *	XI. 569	* nom probablement valaque.
4	Tyrawa *	1439	Mal	XI. 1243	* idem.
5	Kostyrowce*	1440	—	XI. 1309	* idem.
6	Olchowce	1440	Mal	XI. 1328	
7	Nowosiedlce	1501	Grégoire	XVI. 278	
		1441	Hryschko	XI. 142)	
8	Ulicz	1443	Jacko, Ivan	XI. 1720	
9	Wolosz *	1443	Kuzma *	XI. 1978	* village probablement valaque, ainsi que le nom du pape
10	Komarowce	1445	Dorossey †	XI. 2064	† nom probablement valaque.
11	Olszanica	1447	Sań ‡	XI. 2507	* idem.
12	Czartej (Tschartège)	1467	Kost'	XVI. 420	* idem.
13	Pella *	1448	Klisz	XI. 2593	
		1449	—	XI. 2751	* idem, village probablement valaque.
14	Od-zechowa	1469	Phil	XVI. 650	
		1450	—	XI. 2891	
15	Zachoczew	1453	—	XVI. 16	
16	Stupnica ~	1465	Maturej	XVI. 258	‡ village probablement valaque.
17	Zastawie	1467	—	XVI. 411	
18	Sminica	1467	Chodor	XVI. 420	
19	Sanoczek	1467	Fiedor	XVI. 420	
20	Tyrawa Woloska*(Tyrawa Valaque)	1471	—	XVI. 835	* village valaque.
21	Jasionow	1474	—	XVI. 1011	
22	Wielopole	1481-2	Pierre	XVI. 1485, 1573	
23	Brzoska	1483	—	XVI. 1611	
24	Piona *	1488	—	XVI. 1489	* village probablement valaque.
25	Dednia	1491	—	XVI. 2037	
26	Szczawne	1492	Stanko *	XVI. 2096	* nom valaque.
27	Rajskie	1493	—	XVI. 2168	

T A B L E A U (Suite)

N ^o	PAROISSE	DATE	NOM DU POPE	Citation de source	OBSERVATIONS
28	Losie	1501	Fiedor	XVI. 2777	
29	Jurjowce	1501	Tymko	XVI. 2778	
30	Jasien *	1509	—	Hruszniewski 123 Kadlec. p.304	* village probablement valaque.
31	Wisloczek *	1512	—	" 36	* village valaque d'après le document de location.
32	Zubleow *	1523	—	Hrusz. 76	* idem.
33	Kzpedz *	1526	—	" 77	* idem.
34	Dwernik *	1533	—	Kadl. 36	* village probablement valaque.
35	Polan *	1538	—	" 36	* idem.
36	Boberka *	1537	—	" 29	* idem.
37	Ternowa gorna *	1537	—	" 34	* village valaque d'après le document de location.
38	Ternowa dolna *	1537	—	" 34	* idem.
39	Zurniacz nizny *	1541	—	" 26	* village probablement valaque.
40	Rowien *	1541	—	" 27	* idem.
41	Dolzycza *	1548	—	" 28	* idem.
42	Przylski *	1557	—	Hrusz. 132	* village valaque d'après le document de location.
43	Polawy *	1572	—	Kadl. 43	* village probablement valaque.

Le Commerce génois sur le Danube à la fin du XIII-e siècle

On connaissait depuis longtemps l'importance et l'ancienneté du commerce génois dans la Mer Noire. Depuis que le traité de Nymphaeon (1261) avait confirmé et agrandi, à Constantinople, les possessions des alliés de Michel Paléologue, les marchands et les armateurs de Péra avaient rapidement monopolisé les transports maritimes du Pont-Euxin¹. Toutefois les comptes des colonies de Péra et de Caffa, publiés par M. Iorga dans la «Revue de l'Orient Latin»², ne donnaient les détails de ces opé-

¹ Heyd, *Histoire du Commerce du Levant au Moyen-âge*, Leipzig 1885, I, p. 433 et suiv.

² *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades IV* (1896), p. 25 et suiv.

relations commerciales que pour une époque plus tardive: le premier registre de la «Massaria» de Péra est de 1390-91. Aussi l'auteur des «Notices et Extraits» pensait-il que l'on devait chercher dans l'immense dépôt de l'«Archivio Notarile» de Gênes les informations précises qui faisaient défaut pour les premiers temps de la colonie. C'est sur ses indications que nous avons profité d'un bref séjour à Gênes pour examiner les registres de notaires de la fin du XIII^e siècle.

Le bienveillant concours du personnel des Archives nous a permis¹ de noter dans cette reconnaissance sommaire des documents qui confirment, dès cette date, l'importance du trafic génois sur les côtes européennes et asiatiques de la Mer Noire; ils démontrent en outre que les actifs négociants italiens ne se bornaient pas à parcourir les ports du littoral, mais qu'ils allaient défaire leurs marchandises dans l'«hinterland» lui-même et que leurs vaisseaux remontaient le Danube à la recherche de nouveaux débouchés.

Les documents que nous avons consultés sont des actes passés *de juin à octobre 1281, devant un notaire génois de Péra.*

Ils remplissent les premiers 90 feuillets du premier volume relié sous le nom du notaire *Simone di Albario*. Les feuillets suivants, contenant des actes passés, la même année, à Gênes, sont d'une écriture et d'une encre différente. Comme les actes similaires de la Petite-Arménie et de Famagouste, publiés par Desimoni², ils sont inscrits en ordre chronologique sur le papier de coton employé communément par les scribes génois. Le haut des pages est en très mauvais état, rendant souvent difficile la lecture du texte. Le nom de Simone di Albario est-il vraiment celui de l'auteur des actes passés in «Peira ante Constantino-polim, sub logia Januensium»? Le nom d'Albario figure, il est vrai, dans un testament du 15 septembre 1281, fait dans la

¹ Nous exprimons ici nos remerciements à M. Marengo des Archives de Gênes, qui a bien voulu attirer notre attention sur le registre de Simone di Albario.

² *Archives de l'Orient Latin*, Paris-Gênes 1881, I, pp. 434-534; II (1884), pp. 3-120; *Revue de l'Orient Latin*, I (1893), pp. 58-139.

maison de «Johannes de Albario»¹. Mais le notaire que les actes mentionnent le plus souvent est un certain «Guillelmus Gandulfi», que nous retrouvons à Gênes en 1287². On sait que le bombardement de la flotte de Louis XIV, en 1684, a été fatal à la conservation des Archives; les actes de plusieurs notaires différents ont été reliés en désordre, à la hâte, sous le nom d'un seul³. C'est ainsi que l'on a retrouvé les actes des notaires de Lajazzo, Federico de Piazzalunga et Pietro Bargone, reliés dans des registres portant les noms d'Antonino di Quarto et de Nicola Dente. Des recherches approfondies permettront sans doute d'établir plus sûrement le vrai nom du notaire de Péra⁴.

La teneur des actes est de tous points semblable à celle des documents de la Petite Arménie et de Chypre. Chancelier du représentant de la République, en l'espèce, «dominus Jacobus Squarziaticus, potestas Januensium in Imperio Romanie»⁵, le notaire rédige aussi des contrats privés⁶. Nous y trouvons des testaments, importants pour la topographie de cette première colonie de Péra, avant le pillage et l'incendie des Vénitiens de Ruggiero Morosini, en 1296. L'église de St. Michel et l'hôpital de S-te Hélène de Péra y reçoivent des donations⁷. L'on y trouve surtout des contrats de nolis et de commandite mentionnant les ports de la Mer Noire et de l'Archipel où les marchandises sont dirigées. Le commerce de Péra semble d'ailleurs orienté plutôt vers le Nord; beaucoup de contrats sont faits „non transiendo bocham Avei», sans dépasser «la bouche d'Abydos»,

¹ Registre de Sim. di Albario, I, fol. 30.

² Témoin dans des actes du 20 et 23 décembre 1287; *Liber Jurium Republicae Januensis*, II, col. 91, 97, 102.

³ CARO, *Genua und die Mächte am Mittelmeer*, Halle 1895-98, II, p. 417. Cf. Sieveking, *Studio sulle finanze genovesi nel Medio Evo*, trad. ital., dans les *Atti della Società Ligure di Storia Patria*, XXV (1905), p. xxii.

⁴ Les actes de Péra ont d'ailleurs été mal reliés: du fol. 1 au fol. 47 ils se suivent du 28 juillet au 7 octobre 1281. A partir du fol. 47 ils sont datés du 27 juin de la même année. Plusieurs jours de la deuxième quinzaine de juillet manquent. Une feuille de papier intercalée dans la reliure entre les fol. 46 et 47 marque l'interruption.

⁵ Fol. 46.

⁶ Cf. Desimoni, *Revue de l'Orient Latin*, II (1894), p. 4 et suiv.

⁷ Fol. 3, 38.

c'est-à-dire les Dardanelles. Caffa est fréquemment mentionnée—la galère de Thobie Bocaro y fait des courses fréquentes¹; c'est du reste la première mention de cette colonie destinée à un brillant avenir². „Savastum“ pourrait être le «Savastopoli» de l'Atlas Luxoro sur la côte du Caucase, à moins que ce ne soit Sébaste en Cilicie³. «Sumeso» — Simixo dans le portulan génois est sans doute le Samsoun moderne. Mésembrie sur la côte bulgare est facile à identifier.

Une localité mérite pourtant d'être mentionnée avec plus de soin : le 1-er juillet 1281, un contrat de commandite nous fait connaître un certain «Venturinus de Brisia» et des marchandises en va'eur de 280 hyperpères d'or, transportées «ad Vicinam»⁴.

Le 3 juillet, nouveau transport : 76 hyperpères, «implicitos in perparis et pannis» (en argent et étoffes), sont envoyés «apud Vicinam», ou, comme dit le document, «là où Dieu me dirigera mieux»⁵. Le 6 juillet, «Obertus de Menevasio» — peut-être Monemvasia sur la côte du Péloponnèse⁶—, reçoit deux cents hyperpères d'or de «Guidotus de Rubeo», afin de les porter «apud Vicinam», et en précisant «per Mare Majus», par la «plus grande» Mer, la Mer Noire⁷; le 10 juillet enfin Filippino Alpario reçoit d'Antoine Tartaro 178 hyperpères et 22 carats «in pannis lombardeschis» (en drap lombard), qu'il doit également transporter — Dieu aidant — à Vicina⁸.

Quelle est cette localité, qui est sans doute un centre commercial important, et qui ne se trouve pas inscrite sur le portulan génois ?

¹ 17 aout 1281 ; fol. 10 Vo.

² Cf. Iorga, *Notes et Extraits*, I, pp. 28-29 ; Sieveking, ouvr. cité, p. 81.

³ Desimoni, *Studi sull'Atlante Luxoro*, dans les *Atti della soc. lig. di St. patria*, V, p. 131. Cf. Brooks, dans la *Byz. Zeitschrift*, XVIII (1909) p. 154.

⁴ Fol. 54.

⁵ Fol. 57.

⁶ Un évêque catholique y est mentionné en 1272 ; Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, I, p. 338 .

⁷ Fol. 63 Vo. Voy. le document que nous publions en appendice.

⁸ Fol. 68.

Lorsque, en 1359, le prince de Valachie Alexandre Basarab demanda un Métropolitain au Patriarche de Constantinople, on lui envoya le Métropolitain de Vitzina¹. Vers 1340 le Siège du Métropolitain était d'ailleurs mentionné dans une promesse écrite de ce dernier de ne pas abandonner son diocèse². On a discuté si «Vitzina» ou Vicina correspondait au Măcin de nos jours³; M. Iorga inclinerait plutôt à croire qu'il faudrait chercher cette localité entre Isaccea et Tulcea : c'est d'ailleurs dans cette région que se situe un périple de la Bibliothèque Nationale de Naples, datant du commencement du XIV-e siècle⁴. En tout cas, il s'agit d'une ville de la Dobrogea, assez importante pour être, au XIV-e siècle, le siège d'un Métropolitain; les documents que nous venons de signaler permettent également d'y constater un centre commercial important, à une époque plus reculée. Avant Licostomo (Chilia) et Moncastro (Akkerman), Vicina était, sur le Bas-Danube, la porte ouverte au commerce occidental. Dès 1281, avant que l'on puisse constater historiquement l'existence de la principauté valaque, les vaisseaux génois remontaient le fleuve, apportant les produits fabriqués de leur pays, cherchant sans doute en échange le blé de la plaine roumaine, la laine des troupeaux ou la cire des abeilles⁵. De plus en plus clairement, à travers les fouilles et les recherches d'archives, apparaît l'ancienne importance des relations de nos contrées avec l'Occident féodal de Hongrie et avec les cités mercantiles d'Italie.

Cette brève notice n'est qu'un premier aperçu, très superficiel, destiné à signaler seulement l'importance de ce premier fonds des actes notariés de Pétra. Nous espérons pouvoir, dans une prochaine étude, en extraire d'une façon plus complète les nombreux renseignements qu'ils peuvent fournir.

G. I. Brătianu.

¹ Miklosich et Müller, *Acta Patriarchatus*, Vienne 1860, I, pp. 383-388.

² *Ibid.* p. 184.

³ C. Brătescu, *Dobrogea la 1444*, dans *l'Arhiva Dobrogei*, II, pp. 111-112.

⁴ Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, Bucarest 1900, p. 47.

⁵ Cf. le registre cite, fol. 63, 6 juillet 1281, convention concernant „totam illam ceram quam portavit sive portare fecit Rafael de Nigro...”.

Péra, 7 juillet 1281. Oberto de Monemvasia déclare, par-devant témoins, avoir reçu de Guidotto Rubeo 200 hyperpères d'or en commandite, pour les porter à Vicina, en retenant pour lui le quart du profit.

† Ego. Obertus de [M]¹enevasio, confiteor me habuisse et recepisse in accomendacione a te [Guidoto] Rubeo iperperos ducentos auri ad sagium constantinopolitanum, renuncians exceptioni non habitorum iperperorum et non receptorum et omni juri; quam vero accomendacionem, Domino concedente, portare debeo apud Vicinam vel quo Deus michi melius administraverit per Mare Majus ad quartum profitui et cum qua expendere debeo et lucrari per iperparum, sicut ex aliis que mecum porto in redditu [effacé], habens potestatem mittendi ipsam tibi in Janua ante me seu portandi ad risicum et fortunam dicte accomendacionis; in redditu autem quem fecero capitale et profitum dicte accomendacionis, retenta in me quarta parte lucri, in tua potestate vel tui certi missi, per me vel meum missum, ponere et consignare promitto. Alioqui penam dupli cum dampnis et expensis tibi stipulanti spondeo, et perinde omnia bona mea habita et habenda tibi pignore obligo. Et ego, dictus Guidotus confiteor quod dicti iperpari sunt de mea comunionem Jacobi, fratris mei, et Manuelis bancherii. Actum in Peira ante Constantinopolem, sub logia Januensium, anno Dominice Nativitatis 1281⁰, indicione octava, die septima julii, inter primam et terciam; testes Vellelmus Gandulfi², notarius, et Gabriel Gattilusius³.

(Gênes, *Archivio di Stato*, Registre du notaire Simone di Albario, I, fol. 63, Vo. 4).

¹ La première lettre est difficile à lire, le papier étant déchiré. On distingue pourtant les deux derniers jambages du „m“.

² Pour ce personnage, cf. plus haut, p. 52.

³ Les Gattilusii furent plus tard seigneurs de Lesbos. Cf. W. Miller, *The Latins in the Levant*, Londres 1908.

⁴ Cf., pour les contrats de „commandite“, Desimoni, *Notes et observations sur les actes du notaire génois Lamberto de Sambuceto*, dans la *Rev. de l'Or. Latin*, I (1894), p. 22.

Sur l'Albanie au XVII-e siècle

«L'Albanie», disait un ancien ministre des Affaires Étrangères de France, est inconnue à l'Europe, inconnue à ces plus proches voisins, on pourrait dire inconnue à elle-même». Elle l'est, ajoute M. Hanotaux ¹, depuis l'année 1431, date où les Turcs prirent Janina.

Ces mots de l'illustre historien ne s'appliquent pas au XVII-e siècle. Nous avons sur ces contrées mystérieuses et sur leur vie intime au moment où l'Empire ottoman, après avoir été à l'apogée de sa puissance, décline, une somme énorme de documents compris en deux cents trente neuf pages in-folio de *l'Orbis Seraphicus, Missiones* ², où sont résumées plus de cinquante années de contact journalier avec le peuple le plus impenétrable du monde. Voici brièvement leur histoire.

Le 22 juin 1634 un décret pontifical instituait les missions des Franciscains de la Stricte Observance en Albanie. Deux mois après, onze religieux de l'Ordre partent pour Raguse. On leur fait là, du pays qu'ils vont évangéliser, une description terrifiante: „On ne pénètre pas en Albanie“, affirme-t-on autour d'eux; «y pénétrerait-on d'ailleurs, qu'il serait impossible d'y produire aucun fruit de salut. Le mahométan y est soupçonneux, hostile et brutal; l'indigène barbare, indomptable, féroce et, tout compte fait, plus mauvais encore que l'Infidèle. D'ail-

¹ Préface à Gabriel Louis Jaray, *l'Albanie inconnue*, Paris 1943, p. v.

² *Orbis Seraphicus, Missiones*, T II, Ad Claras Aquas (Quaracchi) prope Florentiam, ex typographia Collegii S. Bonaventurae, MDCCLXXXVI, p. 293 à 631. Ces pages, publiées cent cinquante ans plus tard, avaient été rédigées entre 1730 et 1743 par le P. Antoine Marie de Torre. Le P. Antoine Marie de Torre n'a pas le don de l'historien; il ne digère pas les documents dont il se sert; cela fait l'opacité de son oeuvre, mais aussi le prix des innombrables détails qu'il nous transmet tels qu'il les a reçus. On distingue facilement, dans ses pages, les quelques données qu'il a empruntées aux géographes de son temps de la masse énorme de renseignements inédits puisés dans les récits de ses frères en Saint François. Ceux-ci forment une véritable mine, où la matière précieuse est abondante, mais répartie sans beaucoup d'ordre, au hasard d'un dépouillement consciencieux et enveloppée de la gangue d'une langue solide, mais sans éclat. Notre édition est due aux soins des P. P. Marcellino da Civezza et Teofilo Domenichelli,

leurs, cet indigène, comment l'évangéliser? Sa langue est difficile, et jamais étranger n'a su s'en rendre maître. L'entreprise est insensée; mettre le pied sur le sol albanais c'est courir à la mort en pure perte.» En présence de ces pronostics peu encourageants le P. Bonaventure, chef de la petite troupe, décide de pénétrer seul en terre maudite avec le P. Chérubin, et il renvoie en Italie les neuf autres religieux.

Quand, le 7 décembre 1634, veille de la fête de l'Immaculée Conception, le P. Bonaventure et le P. Chérubin s'embarquent, toute la noblesse de Raguse les accompagne au bateau, «comme on conduit au sacrifice des victimes destinées au trépas» et, la voile levée, tout le monde pleure. La barque longe la côte jusqu'aux bouches de Cattaro. A Budua il faut gagner le port, descendre à terre, se cacher pendant deux jours. On repart, le deuxième jour au soir, «sous le patronage des ténèbres», on évite Dulcigno, le repaire de pirates, et, le 15 décembre 1634, on débarque dans les marécages de San-Giovanni di Medua.

Ce que fut dès lors la vie des deux pauvres enfants de Saint François et de ceux qui bientôt vinrent se joindre à eux, de ceux qui, quand ils furent morts, les remplacèrent, je ne le raconterai pas; je dirai simplement ceci: ils corquirent, ou, quand ils ne purent pas les conquérir définitivement, ils habitèrent pendant des mois, des années, un siècle même, la plaine de la Zadrina, les bourrelets de chaînes aux sommets élevés des Mirdites, les bords du lac de Scutari, les rives de la Boïana; ils en instruisent les habitants, ils les dirigent et ils les connaissent comme jamais personne ne les connut, car ils les confessent; ils voient la lutte de l'homme de la plaine contre l'usure et contre le percepteur turc de l'impôt et la farouche indépendance du montagnard; ils combattent la polygamie chez les Clementi, où „publiquement et sans rougir chacun avait, non sa femme, et chacune son mari, mais beaucoup de chrétiens avaient plusieurs femmes qu'ils considéraient comme leurs légitimes épouses“, et, quand ils s'élèvent contre ces coutumes, chez ces Clementi et chez les Gruda, ceux-ci les haïssent à mort et les massacrent à coup de sabre et de lances; ils assistent aux luttes des Gassi et des Castranichi contre Mahmoud-Pacha et notent le mécanisme de l'avancée involontaire des Albanais

dans la Vieille-Serbie. Ils les voient vendre leurs filles comme esclaves, notent leurs vices, mais aussi leur merveilleux instinct de solidarité, s'étonnent de leurs superstitions vingt fois séculaires, éprouvent pour eux de la répugnance et de l'admiration, et voient les femmes musulmanes de la contrée orner leur chapelle de la Vierge. Tel Pacha les craint, alors que sa mère les favorise. Tantôt ils se perdent dans les neiges; tantôt ils se cachent; puis ils reparaisent et avancent jusqu'aux environs de Monastir. Partout, à leur grand étonnement, la vindicte publique a fait place à la vengeance individuelle et légale.

Les 230 pages in folio de *l'Orbis Seraphicus* sont lourdes, mais lourdes de ces choses vues et inconnues; elles sont chaotiques, mais moins que le pays et que les éléments qui l'agitent; le Malisore ne s'y présente pas comme le Poulati, les gorges de la Drina comme le Kossovo. De temps en temps on pousse quelque pointe vers l'Est ou vers le Sud. Un jour, c'est en 1637, le P. Grégoire de Novare se joint au P. Chérubin et, flanqués de onze notables chrétiens, „pour éviter toute espèce de malheur dans ces régions assises à l'ombre de la mort“, ils vont frapper à la porte du fameux couvent serbe de Detchani. En 1639 le P. Bernard de Vérone pénètre secrètement à Prizren et y célèbre dans le plus grand mystère les quarante Heures. En 1643 il monte jusqu'à Ipek. En 1649, convoqué par un Pacha turc, il arrive porteur... d'une réfutation du Coran écrite en arabe! Il parle pendant deux heures dans cette langue, après quoi le pacha conclut: «On ne fera jamais de moi un chrétien., ni moi de toi un musulman».

Sur la côte, dans le Sud-Est, *l'Orbis* aussi nous fait tout voir; là, comme ailleurs, sa prose latine est lourde; elle traîne, parce qu'elle charrie énormément de choses; il faut de la patience pour lire les longues phrases qui tiennent quelquefois une demi-colonne; on étouffe, comme sous un poids excessif, mais c'est un poids de choses précieuses, uniques, vécues, et signées souvent du sang des témoins. Le retentissement, à Scutari, des événements de Crète est immense; le drame y est poignant; le pal se dresse pour les chrétiens; des imprudences sont commises; il faut fuir par les sentiers impraticables de la montagne, vivre de la vie de la bête traquée. La mission est balayée; mais elle renaît.

Heureusement pour l'histoire, car les tortes pages de *l'Orbis* sont ce qui jamais a été écrit de plus solide sur l'Albanie au XVII-e siècle.

Le but de ces lignes est non d'analyser, mais de dire: lisez; le document est peu connu, mais incomparable dans son ampleur massive et rébarbative.

H. Mattrod

Georges Bengesco, *Une famille de boyards lettrés roumains au dix-neuvième siècle : les Golesco*, avec onze portraits, Paris [1922].

L'auteur, très bien connu par sa *Bibliographie de Voltaire*, ainsi que par plusieurs autres travaux, est par sa mère petit-fils du Grand-Vornic Georges (Iordachi) Golescu, auquel on doit, entre autres, un essai de grammaire roumaine, un dictionnaire et un recueil de locutions populaires. Il a voulu remplir un devoir de piété, en même temps qu'accomplir une tâche d'historien, en retraçant, sur la base des matériaux imprimés au moins, le développement d'une famille qui a donné aux Principautés roumaines des guerriers, des administrateurs, des hommes politiques comme Nicolas Golescu, membre du gouvernement provisoire en 1848 et candidat au trône valaque en 1859, et des écrivains — outre Georges (Iordachi), ce Constantin, qui a laissé un très intéressant voyage dans l'Occident de l'Europe, avec des pages émouvantes sur les défauts de l'état politique, social et culturel de sa patrie un peu avant 1830.

La première partie contient des renseignements et des hypothèses de généalogie sur cette famille aparentée aux boïars de Craiova, maîtres de l'Olténie au XIV-e siècle. Déjà en 1546 un Radu Golescu prouve, les armes à la main, ses sentiments de loyauté à l'égard de son prince; Albu, tué, une trentaine d'années plus tard, à Jiliște, et Ivașcu, qui mourut comme exilé en Moldavie, devaient montrer qu'ils étaient bien de la même souche. Albu avait épousé la princesse Irène, qui repose près de lui dans la nécropole de Vieroș, près de la ville de Pitești. Un des fils d'Irène porte le nom princier de Vlad, qui n'était pas sans danger à une époque où les droits à un trône très disputé devaient se cacher.

Un second Ivaşcu était boïar sous le prince Mathieu, et, si ce prince n'avait pas, ainsi que l'affirme la notice inédite sur un portrait de famille, adopté ses deux filles, dont l'une aurait épousé le riche boïar Stroe de Leurdeni et l'autre un Brâncoveanu, une soeur d'Ivaşcu, mariée à ce dernier, eut parmi ses rejetons la femme de Stroe (p. 14). Un Mathieu Leurdeanu, devenu Golescu, d'après sa mère, eut pour fils le Spatar Radu Golescu, sous le prince Constantin Brâncoveanu.

L'égglise de Goleşti fut bâtie par Stroe et sa femme Vişa en 1646 (p. 17). Un des fils de Stroe, Eustratius, épousa Iinca (Hélène), fille du prétendant Nicolas Petraşcu et petite-fille de Michel-le-Brave lui-même.

Radu Golescu fut à la tête des boïars qui préférèrent, au commencement du XVIII^e siècle, le régime chrétien des Habsbourg à la servitude ottomane. Son nom se trouve sous nombre d'actes d'administration pendant les presque trois dizaines d'années de l'administration autrichienne en Olténie. Du mariage de sa fille avec un Ştirbei naquit un autre Golescu d'adoption Radu III, riche dignitaire valaque de la fin du XVIII^e siècle, qui eut pour fils les deux écrivains mentionnés au commencement de cette notice.

Tout un chapitre présente le milieu dans lequel se développa l'esprit des deux frères: l'information est un peu ancienne. Suit la biographie du Vornic Iordachi (avec son portrait et celui de sa seconde femme, une Bălăceanu). Des rapports en 1821 avec le poète grec Rhigas (p. 61) seraient impossibles, étant donnée la date à laquelle celui-ci fut exécuté à Belgrade. Le chapitre contient deux lettres inédites du général Kissélev, président des Divans administratifs roumains, à ce collaborateur intelligent et actif: le proconsul russe demande, d'une manière plutôt impérieuse, des contributions nécessaires pour la nouvelle loi constitutionnelle du Règlement Organique (pp. 71-74). Iordachi finit comme membre de la haute magistrature en 1848, à Orşova: son nom de baptême est porté par l'auteur, dont la mère était fille de ce boïar d'une si haute importance dans le mouvement qui entraîna le peuple roumain entier vers une nouvelle vie. Une autre fille épousa un Veïssier Descombes. Ses quatre fils, Démètre, Radu, Georges et Alexandre, jouèrent, sauf ce dernier, un rôle moins important que leurs cousins, fils de

Constantin Golescu. L'analyse des ouvrages, en grande partie inédits, de Iordachi suit : parmi eux, un essai de traduire l'Iliade en vers roumains et des comédies politiques.

Constantin Golescu fournit le sujet du chapitre IV. Sa mission politique à Paris en 1801 ou 1802, avec Nicolas Dudescu, n'a pu être encore dûment élucidée, car les informations directes manquent complètement (une brève mention dans Vaillant, *La Roumanie*, II, p. 274, n'y suffit pas). M. Bengescu s'appuie sur les détails contenus, sans indication de source, dans la thèse de M. D. J. Ghika, *La France et les Principautés danubiennes de 1789 à 1811* (Paris 1896). S'occupant de son récit de voyage, M. Bengescu admet aussi comme authentique celui du prétendu boïar Romani, dont le pasteur Mayer de Kupferzell donnait, en 1775, à Nuremberg, une soi-disante « traduction » allemande : nous croyons que ce voyageur avait certains rapports avec des Persans qu'avait connus Montesquieu (p. 119). A juste titre, M. Bengescu réclame pour ce boïar bien doué l'initiative dans les grands changements intervenus en Roumanie pendant la première moitié du siècle passé. L'auteur remarque, d'après une notice dans le journal *Curierul românesc*, que Constantin Golescu préparait en 1831, la veille de sa mort, une « carte statistique » du pays, une carte géographique et une histoire abrégée de sa patrie. Avec raison il dénie au logothète le titre de traducteur d'un extrait du livre de Thornton. Nicolas, Radu, Étienne et Alexandre Golescu (sur lui et Radu des notes dans les *Voyages en zigzag* de Rodolphe Töpffer), tous les quatre parmi les chefs du mouvement révolutionnaire de 1848, furent les fils de ce précurseur.

La notice biographique sur le fils de Iordachi, Démètre, dont l'ouvrage religieux rédigé en français n'a pas le même caractère ni la même utilité, est moins intéressante par conséquent. Il avait pris un „baccalauréat en droit“, en 1827—1829, à Paris, où étudia aussi, dans le pensionnat Lemaire, son frère Radu, dans la compagnie des fils de Philippe Lenş. Une lettre dans le *Curierul* de 1829 donne aussi les noms de Mărgeală, Bessarabien, „conseiller de collègue“ (*colechki sovetnic* signifie ceci), de Nicolas Băleanu, de Constantin Brăiloiu, de Jean Vlădoianu et Constantin Filipescu. Les lettres de Démètre Golescu seraient cependant peut-être dignes d'être publiées. Celle de 1848, sur

la possibilité de la Roumanie unie, telle que l'a faite la grande guerre, est absolument remarquable (d'après Ion Ghica, *Amin-tiri din exil*, p. 34, pp. 163-164). Il est aussi l'auteur d'une „Histoire du progrès social“ (p. 170), restée en manuscrit. Sa fille, née du mariage avec une Belge, est l'écrivain Hélène de Golesco, établie à Bruxelles. Son frère Georges est critique musical. Quelques pages présentent l'action patriotique d'Alexandre, fils de Iordachi. Deux de ses fils sont morts sous le drapeau du pays en 1916. L'ouvrage finit par de touchants souvenirs.

N. Iorga.

* * *

Jacques Bourcart, *Les confins albanais administrés par la France (1916—1920), contribution à la géographie et à la géologie de l'Albanie moyenne*, Paris [1922].

Ce grand travail, de plus de 300 pages gros in-8°, accompagné de statistiques et d'une carte qui ne néglige rien des plus menus détails, est sans doute la plus importante contribution qui ait été donnée jusqu'ici pour la connaissance de la terre albanaise. Basé sur une observation attentive de quatre années entière, il donne des renseignements infinis, d'une précision admirable, sur tout ce qui touche à la géographie et à la généalogie des «confins albanais». Par cette étude l'auteur se place au premier rang des connaisseurs scientifiques de la péninsule des Balkans.

N. Iorga.

CHRONIQUE

Dans la «*Revista Infanteriei*» de Bucarest (tirage à part : *O jignire adusă armatei române*), le général G. Mărdărescu, jadis commandant des troupes roumaines qui ont occupé Budapest, répond aux accusations portées contre le régime d'occupation par M. M. Tharaud dans la «*Revue des deux mondes*». Il redresse des affirmations de faits notoirement inexacts. En se rendant maîtres du foyer d'anarchie, insupportable en première ligne pour les Magyars eux-mêmes, qu'était devenue la Budapest du citoyen Béla Khún, les Roumains n'ont fait que «dissiper les nuages menaçants qui s'élevaient dans l'Europe centrale et rendre toute tranquillité à la population paisible de la Hongrie, garantissant la vie, l'honneur et les biens de tous ses habitants, sans distinction de nationalité et de confession» ; un «pogrome» antisémite, qui avait fait quelques victimes (dix morts et cent blessés), a été arrêté par les occupants, qui sentaient le devoir d'empêcher tout mouvement de revanche (p. 5 du tirage à part).

La remarque du général que la provocation vint de la part de ces bolchévics magyars, qui, au fond, ne faisaient que servir les intérêts de leur race en essayant de rejeter les Roumains hors de Transylvanie, atteint le point capital de cet acte du procès entre les deux nations qui s'appelle la marche roumaine sur Budapest en 1919. Le général croit même savoir que parmi les résolutions de la troisième Internationale il y aurait celle de rendre la Transylvanie aux connationaux de l'ancien dictateur rouge. «Les Magyars, nous ayant attaqués le matin du 20 juillet 1919, sont entrés en état de guerre avec nous et, par conséquent, ils devaient s'attendre à toutes les conséquences pour le cas où ils auraient été vaincus» (p. 7).

Parmi ces conséquences la première qui devait survenir était la confiscation du matériel de guerre. Autrement, avec un autre chef et sous un autre drapeau, la guerre aurait été reprise, d'autant plus que la conférence de paix en était encore à discuter sur les frontières futures entre les deux États. Et, de ce matériel, «une grande partie a été rétrocédée à la Hongrie pour pouvoir armer et équiper son armée nationale, qui a été formée sous la protection des troupes roumaines perdant l'occupation» (p. 8, note 1).

Quant à ces «bandes» de Béla Khún que quelques détachements auraient suffi à disperser—c'est l'opinion de M. M. Thauraud, qui ont l'excuse de ne pas être des militaires de profession—, le général roumain présente patiemment des états mêmes de l'armée régulière, soutenue par tout l'enthousiasme national d'une race forte et fière, qui ne dédaigna pas de prendre les couleurs du communisme pour en arriver sous le commandement de ses anciens officiers, aux fins qu'elle s'était proposée. Quatre corps d'armée, plus la 26-e brigade internationale et le «détachement de Cassovie», en formaient l'effectif, consistant en 160-175 bataillons, 127 compagnies de mitrailleuses, 372 canons, dont 4 de 305 mm., 10 escadrons, 13 compagnies de pionniers et douze d'aviation. La plupart de ces forces furent dirigées avec le maximum de violence sur le front roumain. Pendant les combats qui furent livrés sur la Theiss les Roumains ne perdirent pas moins de 8 000 hommes, et leur armée comptait 16.000 blessés (p. 14).

Et, enfin, croyant se mettre à l'abri des calomnies qui ne tardèrent pas cependant à surgir, le territoire occupé fut livré dans toutes les formes aux nouvelles autorités magyares devant les délégués mêmes des missions étrangères fonctionnant à Budapest. Il n'y eut, d'un côté ou de l'autre, aucune réclamation, et c'était bien le moment d'en présenter avec toutes les garanties de sincérité et ayant tous les moyens de prouver le bien-fondé des accusations. I.

*

Un ouvrage très étendu (plus de 400 pages d'in folio) vient d'être publié sur l'«Histoire de l'art roumain» par la librairie Boccard de Paris. La partie descriptive et historique, occupant les trois quarts du volume, est due à M. N. Iorga ; M. Balş donne ensuite une étude toute nouvelle et d'un haut intérêt sur les conditions techniques de l'architecture moldave, avec des considérations sur les arts d'ornementation. Environ deux cents clichés accompagnent le texte.

*

L'«Histoire des Roumains par les voyageurs» (étrangers) de M. N. Iorga vient de se compléter par un troisième volume. Un quatrième, complémentaire, est sous presse.